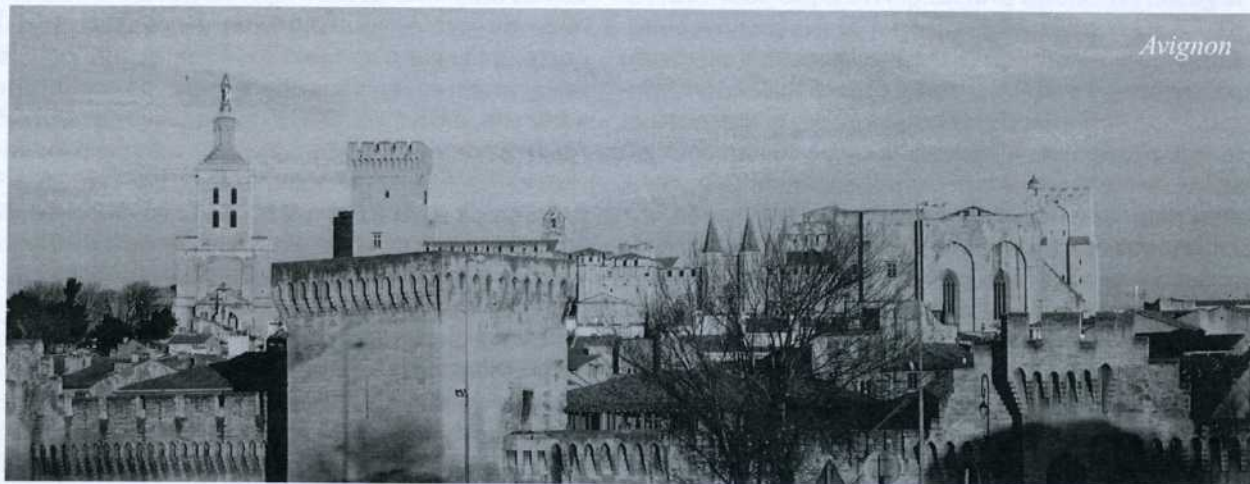


Des Alpes aux Pyrénées, une légende juive

Par Paul ARÈNE



Que faire en voyage, entre les repas, sinon d'apprendre des chansons et collectionner des légendes ? Ici les chansons ne manquent pas, mais les légendes sont plus rares.

En voici une cependant que j'ai recueillie comme on cueillerait une fleur de hasard poussée à l'angle de quelque rue herbeuse, au milieu des galets roulés qui pavent si cruellement le vieil Avignon.

C'est une légende juive, toute d'actualité par conséquent, à moins que Paris, qui a tant de choses à fouetter, n'ait oublié depuis mon départ, c'est-à-dire depuis quinze jours, les deux volumes de Drumont et la croisade antisémite.

La semaine dernière, quelques israélites de marque, gardiens pieux des traditions de la communauté, nous faisaient galamment les honneurs du Ghetto avignonnais.

Un Ghetto confortable en somme, avec sa placette où malheureusement manque le puits sur la margelle duquel, il y a cent ans encore, les Sara, les Rachel et les Lia, en veste courte, soutachée à l'orientale (mon ami Octave Base en possède une fort belle qu'il nous montra) posaient leurs cruches vernissées ; avec sa synagogue neuve, l'ancienne a été incendiée ; sa rue Abraham, sa rue Jacob, et le voisinage égayant du marché, plafonné d'une maison à l'autre de tendeleets de couleurs vives qui laissent voir par intervalles une étroite bande de ciel bleu, tandis qu'autour des corbeilles de fleurs et de fruits d'un méridionalisme déjà exotique, se pressent et caquètent, au milieu des « ah ! vaï » mollement gazouillés et des « bon diou » partant en fusées, les Comtadines coiffées de la catalane à brides flottantes et les femmes d'au delà la Durance

d'allure déjà classique sous le fier bonnet arlésien.

Oui ! Ghetto confortable : telle est exactement l'impression première ! Car les rues Abraham et Jacob ne paraissent guère plus étroites que les autres rues de la ville ; les maisons, bien que serrées un peu, gardent malgré tout un certain air de richesse, et l'on nous en fait remarquer une, décorée d'un écusson, dont le propriétaire, quoique juif, avait le privilège de porter l'épée.

Certes ! Sous le portail d'entrée, des gonds solides scellés dans le mur marquent encore la place des grilles ; le guichet est là au travers duquel un guichetier comptait chaque soir – fillettes et vieillards, tresses noires et barbes blanches – les têtes du troupeau parqué. Tout cela, néanmoins, n'a pas l'air précisément farouche. La serrure des grilles devait être huilée, le guichetier accommodant ; malgré soi, le visiteur se rappelle que, des siècles durant, les Juifs d'Avignon, lorsqu'ils n'étaient pas gens de lettres ou médecins comme les frères Nostradamus, se faisant volontiers banquiers et argentiers du Saint-Siège.

C'était le bon temps, me disait Base, sémite aimable et paradoxal, c'était le bon temps : maîtres des finances papales, ayant la haute main sur la feuille de bénéfices, nous distribuions dans le monde entier les évêques, les abbayes, et nous étions de cette manière un peu papes au temporel.

- Mais, malheureux, on vous grillait !

- Rarement... d'ailleurs chaque métier a ses risques ! Et puis on grillait des chrétiens aussi.

- Les règlements vous obligeaient à ne sortir qu'habillés de jaune.

- Bah ! Le jaune va bien aux Juives, et aucune couleur

– vous avez pu en juger tout à l'heure – ne s'allie plus harmonieusement à l'éclat des broderies d'or.

Le Ghetto du Marché-aux-Herbes paraît relativement moderne. Il sera peut-être bon de lui comparer l'ancien, celui de la *Vieille Juiverie*, serré, sombre, sentant la geôle, un Ghetto primitif qui n'est pas pour rire, ramassis d'infectes ruelles qui n'ont jamais connu le soleil. On peut le voir, il existe encore, aux pieds même du palais papal, derrière cet Hôtel des monnaies dont la façade, sans fenêtres chargées de lourdes arabesques, et le toit en terrasse, s'écrasant sous de monstrueux oiseaux de pierre, apparaissent non pas comme un rêve, mais comme un cauchemar de Michel-Ange.

Nous nous égarâmes par là l'autre matin ; et, précisément, au retour, l'histoire me fut contée :

Ceci se passait au temps des tribulations d'Israël dans Avignon.

Les papes étaient durs, le peuple mauvais, de sorte que les Juifs, exposés à mille avanies, ne quittaient qu'en tremblant, et pour les plus pressantes affaires, le coin misérable où l'Eglise les reléguait, tout au bout du quartier sans nom dévolu aux créatures de mauvaise vie.

Vainement, quand ils se hasardaient au grand jour, se faisaient-ils petits, pliés en deux et rasant les murs, avec l'espoir de passer inaperçus. Toujours la rouelle jaune les trahissait, éclatante comme le soleil sur la crasse de leurs habits, et les gamins les blessaient à coups de pierres ou bien, leur accrochant par derrière un obscène oripeau qui conserve encore en Provence son vieux nom tyrien et carthaginois, ils les accompagnaient en chantant : « A lou tchitchibelli, belli, belli, belli... » jusqu'à ce que, essoufflés, sanglants et souillés, pareils moins à des hommes qu'à la bête puante poursuivie, ils eussent regagné leur triste tanière.

Comme leurs filles étaient belles d'une beauté diabolique, il arrivait parfois qu'un garçon de la ville tombait amoureux d'une d'elles. Alors on élevait un bûcher sur la grand' place et on y brûlait la Juive et son complice. Aussi les mères d'Avignon avaient les Juives en horreur ; par prudence elles apprenaient aux enfants dès leur âge tendre à ne jamais approcher ces femmes, dont les yeux noirs brillaient du feu d'enfer.

Un jour, une de ces maudites, vieille déjà, car elle était veuve d'un savant homme, nommé Mourdacai, lequel de son vivant exerçait l'art d'astrologue, se trouvait errante par la ville.

Des commères causant par groupes dans la rue avaient craché sur ses cheveux.

Des soldats de garde à la porte du palais l'avaient insultée.

Et de jeunes clercs, devant une église, l'avaient aspergée d'eau bénite pour voir la grimace qu'elle ferait.

Mais la veuve ne s'en inquiétait pas, étant depuis longtemps habituée à ces misères.

Une chose plus grave l'affligeait, et malgré sa résignation, lui inspirait comme un désir de maudire la destinée.

Depuis le matin une puce, non pas une puce ordinaire, mais une de ces puces énormes comme il s'en engraisait dans les Ghettos, depuis le matin une puce la tourmentait.

Là, dans le dos, précisément à l'endroit que la main ne saurait atteindre. Et nul moyen, à travers la ville ennemie, de s'arrêter pour se gratter un peu, au coin d'une porte, à l'angle d'un mur. Elle avait essayé pourtant, mais toujours quelque dure voix lui avait crié : « Marche, Juive ! » et elle marchait, elle marchait, effarée, folle de douleur, de grosses larmes plein les yeux. Près de la porte du Rhône, le long des remparts, un polisson de douze ans qui buvait le soleil béatement, et riait aux anges, lui dit, la voyant passer : « - Bonjour, vieille ! - Bonjour, petit chrétien qui n'as pas peur de moi ! ... ». Le petit chrétien répondit : « Je n'ai peur de rien, j'ai manqué l'école ! Mais vous, il me semble que vous pleurez ? » - « Je pleure, parce que j'ai une puce dans le dos, et que, à cause de la méchanceté des gens, je n'ai pas pu me gratter encore. – Si vous voulez que je vous gratte ?... ». Et le vaillant garçon gratta tant et si bien que la vieille fut soulagée.

Comme il s'en allait en sifflant, la vieille le rappela :

- « Puisque tu n'as pas peur, montre-moi ta main et tes yeux, que j'y lise ta destinée ». Puis ayant lu, toute troublée, elle ajouta : « Petit chrétien, tu seras pape ! – Pape ? c'est ennuyeux : et moi qui aurais voulu être soldat ».

Il fut pape pourtant. En ce temps là, ces aventures arrivèrent.

Et, quand la cloche d'argent sonna, quand revêtu du manteau blanc et ceint de la triple couronne, il entendit, de la ville jonchée de fleurs et du fleuve couvert de barques pavoisées, monter jusqu'au balcon papal l'acclamation populaire, le souverain pontife se rappela, car l'encens ne l'enivrait point, la pauvre Juive qui, un jour d'école manquée, lui avait prédit sa fortune.

Il la fit chercher au Ghetto, craignant en son cœur qu'elle ne fût morte. Elle vivait toujours, mais vieille au point que ses yeux ne voyaient plus et que tout le monde autour d'elle avait oublié son âge.

- « Me reconnais-tu ? dit le pape – Oui, à la voix. Vous êtes le garçonnet paresseux et compatissant que je rencontrais il y a trente ans, le long des remparts, près du portail du Rhône, un jour qu'une puce me piquait. – Et que puis-je faire pour toi, maintenant que me voilà pape ? – Rien pour moi, beaucoup pour mes frères. » Elle réfléchit et ajouta : - « Permettez-leur donc, puisque vous commandez, d'habiter un endroit d'où l'on voit un peu de ciel bleu, et où les puces soient moins grosses. »

C'est depuis ce temps que les papes, puis les légats après les papes, furent doux aux Juifs d'Avignon.

Paul ARÈNE